



Critiques Littérature

Vladimir Vertlib magicien virtuose

L'écrivain offre à Lucia, vieille dame coriace, des adieux pétaradants

FLORENT GEORGESCO

Il faudra quelques péripéties pour que Lucia en arrive à entendre, sur l'estrade d'une petite salle de Vienne où s'agite un mage russe, un lapin nommé Karl-Friedrich répondre à un importun : « *Je ne suis pas un lièvre ! Je suis un lapin* », à quoi l'assistant du mage répondra : « *Arrête, Karl-Friedrich. On ne va pas remettre ça sur le tapis.* » Ces péripéties, du reste, n'auront guère plus de sens apparent que celle-ci. A chaque étape, au contraire, Lucia et toute la troupe que rassemble ce roman bigarré, d'une énergie et d'une drôlerie irrésistibles, seront entraînées un peu plus loin dans l'inconnu.

Lucia est une de ces vieilles dames coriaces qu'affectionne Vladimir Vertlib, écrivain russe d'expression allemande installé en Autriche, dont *Lucia et l'âme russe* est le deuxième roman traduit en français, après *L'Étrange Mémoire de Rosa Masur* (Métailié, 2016).

Elle vit seule dans l'appartement où elle est née, rue des Maures, à Vienne. Or l'immeuble vieillit, lui aussi, et le propriétaire, qui voudrait se débarrasser de ses locataires pour le mettre au goût du jour, s'ingénie à leur rendre la vie impossible, ouvrant les appartements vides aux clochards du coin sous prétexte de conscience sociale. Le chaos règne dans la maison, qui tourne au dépotoir, et c'est sur ce tas de fumier que se dresse Lucia, canne en main, pour lancer la reconquête.

Sans parler du lapin

Laquelle ne se passera pas tout à fait comme prévu. Ou plus exactement se passera de la manière parfaitement incongrue qu'on pouvait prévoir, tant Vladimir Vertlib se montre d'emblée virtuose dans l'art d'ériger l'étrangeté en règle. Il est impossible de résumer avec précision l'enchaînement de circonstances qui conduira Lucia à s'allier avec le jeune Moritz, puis à croiser la route du Russe Alexander et de son amie Elisabeth, qu'on a suivis jusque-là, en parallèle du monologue de Lucia, sans deviner le rapport qui les unissait à elle – de

fait, il n'y en avait pas. Et, par eux, à rencontrer enfin Viktor Viktorovitch, « *magicien, médium de la connaissance de soi, spécialiste de l'âme russe* ». Sans parler du lapin.

Satire d'une société autrichienne à la fois féroce et adepte des bons sentiments jusqu'à la niaiserie, fantaisie baroque à la frontière du fantastique, *Lucia et l'âme russe* se révèle aussi, et surtout, une pétaradante cérémonie des adieux. Vladimir Vertlib, avec une pitié joueuse, réunit autour de la vieille dame tout ce qui constitua sa vie, et quelque chose de plus ; son monde, et le reste du monde – l'inattendu, le miracle, la magie, flux tout-puissant, où rien ne demeure semblable à soi-même, où mourir même n'est qu'une nouvelle péripétie dans la sarabande des métamorphoses, dont le livre, constamment, s'amuse et s'éblouit. « *Je ne suis pas un lièvre ! Je suis un lapin.* » ■

LUCIA ET L'ÂME RUSSE

(Lucia Binar und die russische Seele), de Vladimir Vertlib, traduit de l'allemand (Autriche) par Carole Fily, Métailié, 304 p., 22 €.